PIERRE DUTERTRE

Potier au service de la communauté potière

Pierre Dutertre a réussi une chose incroyable : faire entrer le nom de Bandol dans l'histoire de la céramique contemporaine alors que Bandol n'a ni passé céramique ni aucun céramiste installé ! Et pourtant à Pâques, les potiers sont à Bandol ! Et si son nom est irrémédiablement associé au Printemps des Potiers, l'activité de Pierre Dutertre ne se réduit pas à celle d'un organisateur d'un événement incontournable. Pierre est d'abord un potier de grès qui vit de ses créations. Il nous explique l'origine de ses engagements.

Quelle éducation a forgé un « militant » des métiers d'art à notre époque où l'individualisme et les difficultés économiques incitent chacun à rester chez soi?

J'ai été éduqué différemment car j'ai été placé dans une école privée à huit ans, une sorte d'institut médico-pédagogique, qui recevait depuis son origine, des enfants, garçons et filles de tout âge, avec des difficultés psychologiques voire physiques et des enfants normaux. La pédagogie appliquée était bien différente de l'école publique où j'étais en total échec. J'étais très dyslexique et je refusais tous les apprentissages classiques, j'ai été « sauvé » par cette école…

L'école de Beauvallon a été créée avant la guerre à Dieulefit, elle existe encore mais d'une autre façon. L'éducation dispensée – inspirée de *Libres Enfants de Sommerhill*, de l'Anglais Alexander Neill, de la méthode Montessori, de la pédagogie Fresnais, de Bruno Bettelheim –donnait une très grande autonomie à chaque élève et inculquait une grande tolérance d'esprit. Colline Serreau a été élève à Beauvallon. Ses films reflètent l'esprit de l'école, les élèves entreprenaient en partie le voyage de Compostelle.

L'équipe pédagogique avait des principes d'avant-garde, travaillait souvent sur des thèmes, enseignait les mathématiques modernes, la géographie et l'histoire en même temps… Tous les matins, une réunion rassemblait tous les élèves, pour décider des activités, pour les informer sur la vie du monde, telle la guerre du Vietnam. S'il était décidé d'étudier l'Afrique, une région était choisie, puis les élèves recherchaient des documents pour préparer des exposés devant toutes les classes… Le thème était travaillé dans toutes les matières. Je me souviens de la semaine du Québec ou de la semaine romaine, quand à l'atelier de poterie on avait modelé la maquette d'une villa.

Dans l'assemblée générale du jeudi, tous les enfants avaient le droit de prendre la parole sur la justice, notamment sur les punitions. Chaque enfant était très responsabilisé – utilisation d'un carnet de chèque pour acheter les bonbons et les timbres – et participait à toutes les tâches, entretien extérieur de l'école, vaisselle, ménage des chambres, chefs d'équipes, de tables… Les plus grands surveillaient les petits, leurs mains lavées, les cheveux peignés. Les activités étaient très variées: piscine - sans clôture, aïkido, village de cabanes, parfois vie en camping… Il n'y avait pas de murs autour de l'école, on nommait simplement les lieux: « les deux chênes, le plateau » pour ne pas dépasser les limites. On a tout de même fait beaucoup de bêtises !

Les éducateurs venaient de tous les pays, de toutes formations. Deux éducateurs s'occupaient de moi: Henri Hamming d'origine hollandaise et Yani Berson. Ils m'ont fait confiance et ont su me donner confiance en moi. Ils m'ont soutenu et ne m'ont pas retenu quand j'ai voulu partir. Ils m'ont aidé à acquérir une grande assurance qui m'a per-

mis d'affronter le dehors. Actuellement, on a cassé les enfants en leur disant qu'ils étaient nuls. Les éducateurs sont mes parents spirituels comme je le suis pour Akim [Johannes Peters], pour les stagiaires qui restent plusieurs mois, voire plusieurs années à l'atelier.

Tu as commencé la poterie dans cette école mais comment est-ce devenu une passion, un métier ?

Avec mes éducateurs, nous avions monté un atelier situé à côté de l'école à Dieulefit. J'ai été responsable de cet atelier communautaire qui s'appelait : « la queue du bœuf » juste sous celui de Jacques Pouchain au « mas du bœuf ». Chacun avait sa production de poterie, on cuisait dans un four électrique car celui qu'on avait construit n'a jamais cuit correctement. Avec l'école, nous sommes allés visiter des potiers mais nous rencontrions toutes sortes de métiers. Je ne suis pas le seul élève à être devenu potier.

À l'époque, je voyageais beaucoup en stop et j'ai eu la chance de rencontrer le directeur d'une école de céramique dont la femme était professeur de français. J'ai suivi 2 années scolaires en Allemagne dans cette école professionnelle. Je n'étais pas du tout du niveau mais il fallait m'occuper ! Les après-midi étaient consacrés aux activités culturelles, ce qui donnait du temps pour les rencontres. La formation humaine correspondait à l'envie d'échanges, à cette liberté des années 70.

Ensuite, je me suis orienté vers la céramique artisanale. En fait, ce sont les rencontres qui m'ont formé, parfois de manière inconsciente. Toujours grâce à Henri, je suis allé dans plusieurs ateliers en Allemagne où j'ai travaillé et acquis diverses expériences comme la pose d'une céramique murale dans une banque. Puis, j'ai été embauché comme potier sur l'île de Bendor, par la fondation Paul Ricard et après quelques années je me suis installé mon propre atelier à Ollioules avec Claude mon épouse.

Formé aux échanges, on comprend que tu veuilles aujourd'hui redonner ce qui t'a été enseigné. Mais isolé dans son atelier, le métier d'artisan n'est guère propice au militantisme…

L'acquisition d'un atelier correspond aussi à un changement de vie, travail régulier, mais en parallèle j'ai toujours eu un investissement politique et social. D'abord, il faut assurer un travail et une indépendance financière qui est souvent remise en cause actuellement. Jeune, ma première fierté a été d'avoir mon propre atelier et de payer des impôts, d'être libre et non redevable.

Cette éducation m'a donné la capacité à avoir un contact facile avec les gens pour le plaisir d'échanger, de connaître l'autre et non dans un relationnel de travail, d'exposition, de marché ou de reconnaissance…

Je privilégie un rapport humain et non l'attirance vers une reconnaissance, vers une élite… Je garde d'une part le plaisir de faire, de travailler la terre sans volonté particulière de devenir un artiste reconnu et d'autre part le plaisir de travailler avec d'autres, de construire collectivement des événements : le Printemps des Potiers comme des Rencontres à La Borne, le Festival du film céramique et verre à Montpellier comme les voyages avec l'Académie internationale de céramique.

Vase, 2005. H. 70 cm (7 kilos de terre)
Émail shino sur engobe titane décor à l'oxyde de cobalt, fer et cuivre, cuisson au gaz à 1280 °C.

En France, je suis étonné par le manque de culture et d'intérêt pour la céramique de la plupart des professionnels. Quelques-uns voyagent, absorbent les connaissances des uns et des autres. Quelques autres se tournent vers le passé, souvent vers les traditions locales. Rares sont ceux qui essaient de s'instruire plus largement sur l'art, la science, l'histoire et les hommes qui la font…

Comment s'est construit le Printemps des Potiers ?

Je n'étais pas seul pour le faire et nous avons démarré petitement. Parmi les stagiaires qui sont venus apprendre le métier dans mon atelier, certains sont restés longtemps et sont devenus des amis et de bons céramistes, notamment Anne Krog Øvrebø installée non loin au Revest-les-Eaux. Le Printemps des Potiers s'est monté avec eux, ils ont compris qu'il se passait quelque chose là. En fait, actuellement nous sommes quatre, Anne Krog Øvrobø, Eric Desplanche et Deborah Lollivier à préparer les rencontres toute l'année, le mardi matin. Puis les responsabilités sont partagées entre une dizaine de personnes et pendant les rencontres nous travaillons à une quinzaine suivant les besoins, assistants, traducteurs…

Mais nous sommes victimes de la renommée, sans aucune publicité nous refusons de plus en plus de personnes. Le Printemps des Potiers est un petit groupe qui a beaucoup de ramifications et maintenant beaucoup d'amis fidèles.

Plat. 2006. D. 63 cm
Détail d'un ensemble de 5 tuiles, 2006.
Engobe ocre de Roussillon, décor sur émail shino à l'oxyde de cobalt, cuivre et fer. Cuisson à 1 300 °C en réduction

La spécificité du Printemps est de mettre en avant les créations des potiers céramistes contemporains. Beaucoup de potiers revendiquent une manière de vivre, nous nous revendiquons plutôt une attitude céramique, une expression. La difficulté est de mettre les intervenants en situation de confiance afin qu'ils donnent leur savoir, qu'ils s'ouvrent aux autres. Et chaque année, nous avons des surprises, des bonnes !

Habituellement, quand je rends visite à un potier, il s'arrête de travailler. Pendant les rencontres, nous créons les conditions pour qu'une démarche artistique puisse se transmettre ou tout au moins être appréhendée en peu de temps. C'est unique.

Et j'ai toujours autant d'intérêt à découvrir et à faire découvrir ce qu'est la céramique.

Aujourd'hui, nous avons un réseau d'amis qui adhèrent à notre démarche, nous soutiennent sans attendre aucun retour matériel, mais juste un retour humain. Et d'autres événements deviennent possibles, comme à La Borne où des céramistes comme Christine Fabre, Tjok Dessauvage ou Torbøjn Kvasbo nous ont suivis.

Pourquoi avoir choisi d'appartenir à Ateliers d'Art de France ?

C'est une organisation importante qui joue un rôle national et international pour l'avenir des métiers d'art. Je ne suis pas rentré pour bénéficier de certains services et avantages d'exposition mais dans un but de créer un poids économique qui permette d'agir avec efficacité. Ce n'était pas une opportunité, l'image d'AAF était assez négative. Les céramistes qui avaient été les moteurs des salons et qui peu à peu n'en avaient plus l'exclusivité, avaient le sentiment d'avoir été exclus au profit des plus grosses entreprises et d'une logique capitaliste. Mais il est aussi utile de prendre en charge d'autres problèmes comme la formation, la culture ou la solida-

rité. D'ailleurs, c'est sur ce dernier point que j'ai été sollicité par AAF et que j'ai souhaité faire avancer la réflexion. Des potiers avaient été touchés par une maladie grave, ils étaient « populaires », ils ont été aidés. Mais d'autres aussi, peuvent être malades et s'ils ne sont pas reconnus, ils ne bénéficient pas de cette solidarité. D'autres céramistes ont fait le même constat et ont créé le Collectif national des céramistes. Terre de solidarité est né des deux associations.

Quand je suis rentré aux AAF, j'étais entre le marteau et l'enclume. Nous avons « réformé » de l'intérieur et remis à l'ordre du jour les « affaires syndicales », donner plus d'aides aux associations avec un regard et une réflexion partagés sur la réalité des métiers d'art d'aujourd'hui et tournés vers l'avenir. Mon mandat se termine définitivement en septembre, les assises et l'assemblée générale sont l'aboutissement de ce travail mené avec l'équipe élue et le président Philippe Merloz.

Pour être crédible en tant que représentant de la profession, il faut continuer à travailler et à vivre de la céramique. Exposer à La Borne s'inscrit comment dans ta vie de céramiste ?

Je suis très ému par le fait de venir exposer à La Borne parce que j'y suis passé rapidement il y a 25 ans, et c'est un lieu mythique comme Vallauris – chez Madoura – ou Dieulefit, du fait d'une mémoire céramique potière mais aussi lié à des individus qui ont parlé ou fait de la céramique d'une manière différente : Kjaersgaard, les Lerat, Joulia, Linard…

En dehors de la présence des uns et des autres, Eric Astoul, Hervé Rousseau sortent de la Borne, ainsi ils font rayonner ce nom et invitent à y venir. La diffusion se fait par les invitations individuelles, le lieu est porté par les événements créés. Girel, Mohy ont proposé une autre voie aux céramistes potiers, leur nom reste lié à La Borne. La Borne c'est le grès, c'est un endroit apprécié pour les gens qui maintiennent une manière de vivre, une attention à l'environnement…

Ici, il y a des gens que j'admire pour leur travail et pour le plaisir d'être avec des potiers : le rire de Bernard David, cette retenue, cette volonté de garder présent le passé, la montre à gousset, le côté rural étonnant : fouler la terre aux pieds en hiver… Les potiers vivent une vie différente avec un attachement au passé et heureusement quelques-uns n'oublient pas de réfléchir sur le devenir du métier. Et c'est utile car la céramique vit encore sur l'esthétique de la fin du XIXe… La Borne est aussi un lieu de rencontres depuis le symposium de 1977. Mais l'indépendance historique des potiers génère des difficultés à la création d'un centre d'exposition digne de la renommée internationale…

Tes grès sont tournés et peints. La partie image – le dessin, les couleurs – semble la plus caractéristique de tes recherches et d'une démarche céramique contemporaine. Tu agis comme un artisan et tu réfléchis comme un artiste.

Je travaille dans un espace déterminé, cadré comme l'est une feuille de papier, avec un sens de lecture, soit dans un plat ou au dos, soit sur une face d'un vase aplati. A partir d'un petit croquis, je développe un « décor » et le répète sur plusieurs séries de pièces. Les séries de tuiles verticales ou de plats sont posés au sol et je peins un sujet qui se poursuit sur plusieurs pièces. Terminées, elles seront accrochées au mur comme un tableau unique. Mais je vais vite, je répète des motifs et prends trop peu de temps pour renouveler le décors et les couleurs.

Je peins des fleurs, Ollioules était la capitale historique de la fleur coupée. En fait, je peins ce qui m'entoure, des pots de fleurs, des iris, des glaïeuls, des arrosoirs, ma terrasse… Je vais vers mon environnement direct. Mais je suis influencé par Fontana et je m'inspire aussi des oeuvres de mon ami Michel Dufresne, qui peint le jardin et sait utiliser la couleur. Il a assimilé les peintures impressionnistes, cubistes, fauvistes… Je fabrique le pot et je peins une fleur en pot sur chaque panse. Le pot de fleur est aussi une référence dans l'art contemporain.

J'ai toujours dessiné des objets céramiques, même ceux des autres, sur ma céramique. Je ne la décore pas, je ne l'enjolive pas. Le dessin doit offrir autant d'intérêt que la matière et la couleur. Il n'est pas plus aisé d'acquérir le bon geste que de trouver la bonne couleur, qui a des limites en grès.

Les expositions obligent à travailler autrement. Elles imposent une limite dans le temps et concentrent sur un travail. Et l'apprentissage est constant. Je date et signe car j'aime ce qui est marqué par son origine.

A La Borne, tu as présenté une exposition en deux parties, tes grès décorés et les rakus de Claude d'une part, et d'autre part, une installation à peine sortie des fours. Est-ce une nouvelle orientation de ta création ?

Je me situe d'abord comme potier. Mais j'essaie également d'ancrer mes créations dans le vécu, dans la réalité quotidienne du monde d'aujourd'hui. Pour cette exposition, j'ai réalisé une installation avec des bateaux, un sujet qui me concerne particulièrement. Je viens de Toulon et l'actualité a beaucoup parlé des périples du Clémenceau. Les bateaux ont été dessinés, photographiés. J'entraîne ma main, mon geste, sur le papier. Les lignes des bateaux suivent l'arrondi du plat ; cette adaptation au plat diffère de la simple reproduction Ces bateaux ont été fabriqués chez Solargil avec différentes terres et certains ont été cuits dans le four à bois d'Hervé Rousseau. J'ai, très spontanément, découpé des blocs de terre pour obtenir les silhouettes stylisées de divers types de bâtiments répertoriés, les éléments d'une grande bataille navale ! J'ai travaillé avec trois étudiants en céramique de l'Ensaad Olivier de Serres.

Vue de la boutique à l'entrée de l'atelier.
Détail d'un plat, 2006. Cuisson au bois, La Borne.

La fin du mandat d'élu aux AAF est-ce le début d'un autre engagement ?

Rien n'est prévu qu'une présence plus grande à l'atelier. La poursuite du Printemps des Potiers nécessite toujours de nouvelles idées et quand je fais quelque chose pour la céramique je le fais pour la céramique et non pour moi, donc demain tout est possible.

Propos recueillis par
Nicole Crestou

Toutes les pièces sont réalisées en grès de Saint-Amand-en-Puisaye (Solargil)
Photos Claude et Pierre Dutertre

Prochain rendez vous dans le nord à St Sulpice du 6 au 9 juillet Paris Potier, dans le sud à Six fours Maison du cygne, pôle d'arts plastiques du 22 juillet au 3 septembre.